

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.56679

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

auch im Artikel von Jacques CHRÉTIEN und A. ROUILLON zum Stand der Tuberkulosemorbidität und -bekämpfung in der dritten Welt) sind allerdings soziale Theorien zur Tuberkuloseentstehung und -bekämpfung wenig ausgeführt.

Am stärksten drängt sich die Parallele zu AIDS im dritten Abschnitt des Buches auf. Syphilis als »maladie honteuse« (Claude QUÉTEL) konnte dennoch, wie Alain CORBIN in einem faszinierenden Artikel zeigt, sozial sehr unterschiedlich aufgefaßt werden, je nach dem, ob die Mechanismen der Ansteckung als sozial erwünscht oder als Ausdruck sozialer Desorganisation aufgefaßt wurden. Einen noch stärkeren Metaphernwechsel zeigt Patrick Wald LASOWSKI in seinem Artikel »Syphilis und Literatur« auf. In dem Aufsatz von Georges LANTERI-SAURA über »Folie et syphilis: histoires« wünscht man sich eine detailreichere Darstellung der interessanten Thematik. Henri PEQUIGNOT beschreibt den epidemiologischen Wandel und die damit verbundenen Änderungen in der Einstellung zu der Erkrankung seit der Antibiotikaära. Hier wird ähnlich wie im Artikel von André BASSET über die aktuelle Epidemiologie der Treponematosen die Bedeutung pathogenetischer Konzepte für die Bekämpfungsstrategien evident.

Seinem Programm, nicht Antworten, wohl aber Fragestellungen für aktuelle Probleme zu liefern, wird das Buch voll gerecht. Daß es zeitlich hinter der inzwischen deutlich abgeflauten aktuellen gesellschaftlichen Diskussion nachhängt, ist nicht unbedingt von Nachteil. Eine Einbeziehung noch weiterer geographischer Räume, eine stärkere Akzentuierung auch sozio-politischer Fragestellungen, hätte es vielleicht noch interessanter gemacht. Derartige Problemstellungen liegen freilich weitgehend außerhalb des Programms des Bandes. Jedenfalls stellt das Buch eine Bereicherung für alle dar, die an medizin- und sozialgeschichtlichen Fragen, aber auch an aktuellen Problemen des Umgangs mit Gesundheit und Krankheit in der Gesellschaft interessiert sind.

Barbara ELKELES, Hannover

Peter Emil BECKER, Zur Geschichte der Rassenhygiene. Wege ins Dritte Reich, Stuttgart, New York (George Thieme Verlag) 1988, V-403 p. – Peter WEINGART, Jürgen KROLL, Kurt BAYERTZ, Rasse, Blut und Gene. Geschichte der Eugenik und Rassenhygiene in Deutschland, Frankfurt/Main (Suhrkamp) 1988, II-746 p.

Parvenu à l'âge de la retraite, P. E. BECKER, ex-professeur »d'hérédité humaine« à Göttingen, tente d'expliquer par une série de biographies comment on a pu passer de la »science«: génétique, anthropologie, mais aussi »hygiène raciale« au racisme et à l'antisémitisme de »fanatiques«. A deux ou trois exceptions près, ce premier tome est consacré aux pionniers allemands de »l'hygiène raciale«, obsédés, comme les »eugénistes« anglo-saxons, par les notions biologiques de sélection et de dégénérescence mais surtout profondément marqués par le »pessimisme culturel«, c'est-à-dire convaincus que le progrès se retourne contre l'humanité »supérieure« par un processus complexe de dégénérescence physique et surtout mentale, affectant plus particulièrement les élites. De là à penser que la sensiblerie humaniste et la démocratie s'opposent à une conception »réaliste« du sentiment d'humanité et qu'il appartient aux »scientifiques« et tout particulièrement aux médecins de favoriser un salutaire »renversement des valeurs«, il n'y a qu'un pas, généralement franchi en toute bonne conscience.

Le défilé des »protagonistes«, comme dit BECKER, commence avec Wilhelm Schallmayer (1857-1919), créateur de la notion »d'hygiène de race« (Rassenhygiene), le mot »race« n'étant ici employé qu'au sens large de *population* d'un Etat ou d'un espace culturel donné. Auteur en 1891 d'un essai sur »La menace de dégénérescence physique de l'humanité civilisée et (sur l'étatisation de la médecine«, puis, en 1903, d'»Hérédité et sélection dans la vie des peuples«. Schallmayer part de l'idée que la médecine et la protection sociale favorisent la prolifération des moins doués ou moins »aptés« (»tüchtige« – traduction approximative de l'anglais »fit«) et

qu'elles s'opposent ainsi au progrès global de la culture européenne. D'où la nécessité de prévoir des mesures, d'ailleurs assez modérées et plutôt positives que négatives, dans les domaines de l'éducation, de la fiscalité, de la législation successorale etc. D'où aussi la nécessité de donner aux médecins *fonctionnarisés* le pouvoir de décider de l'aptitude au mariage, au vu, entre autres, de »formulaires individuels« constitués sur la base de renseignement d'archives et visant à repérer les »tares héréditaires«. Pacifiste, parce que la guerre *moderne* décime spécialement les élites, Schallmayer rêve par ailleurs d'assurer le maintien de la paix par la création d'une sorte de fédération européenne.

Vient ensuite Alfred Ploetz, né en 1860, ami d'à peu près toutes les vedettes de »l'hygiène raciale« (au sens *völkisch*: »Rassenhygiene«, terme dont il est l'inventeur). Auteur du calamiteux ouvrage sur »La valeur (Tüchtigkeit) de notre race et la protection des faibles« (1895), Ploetz est lui aussi médecin, mais spécialement motivé par des considérations éthiques et esthétiques qui l'orientent d'abord vers une sorte de socialisme en même temps que vers le racisme. Il en est venu là, entre autres, à la suite d'un séjour dans »l'Icarie« de Cabet, dont l'échec l'avait amené à penser (comme Vacher de Lapouge en France) que le socialisme et l'Homme Nouveau (et »beau«) ne verraient le jour que sur la base de la sélection raciale. Une autre de ses idées – juste mais prématurée – fut de déplacer le débat sur le terrain des gamètes (Keimzellen), menacés, croyait-il, par tous les maux de la civilisation moderne, en particulier l'alcoolisme et les maladies vénériennes. Homme de contacts – mais soigneusement choisis –, ce grand ami de G. Hauptmann fonda en 1905, à Berlin une Société d'Hygiène raciale, qui poussa bientôt des antennes à Munich (où il se fixa), à Fribourg etc., puis à l'Étranger. Il fonda aussi, en 1904, les fameuses »Archives de biologie raciale et sociale«, où écrivaient toutes sortes d'auteurs: des »aryens«, mais aussi bien des juifs, même si l'une des originalités de Ploetz avait été de greffer le germanisme »nordique« sur les idées purement »scientifiques« de son ami Schallmayer. Il considéra d'ailleurs longtemps que les juifs *allemands* étaient, pour l'essentiel, des »nordiques«, donc assimilables; puis il s'intéressa au sionisme, où il décela certaines analogies vraies ou fausses avec sa propre doctrine. Il ne devint pas strictement nazi; il n'empêche que, tout en regrettant les méthodes du Troisième Reich, il en approuva largement les fins connues, surtout en matière d'eugénisme. Il était pacifiste, pour les mêmes raisons que Schallmayer, d'où des démêlés précoces (1931) avec Himmler et une candidature au prix Nobel de la Paix, remporté en 1936 par Ossietzky ... Il reste que cette même année 1936, il fut nommé professeur par Hitler. Lors de ses obsèques, en 1941, il fut honoré en tant que précurseur du régime.

En annexe, et beaucoup trop brièvement (pourquoi?), on passe au cas pourtant bien intéressant du psychiatre Ernst Rudin (1874–1952), beau-frère et disciple direct de Ploetz, disciple aussi du psychiatre français Morel, qui fut l'un des premiers (1857) à proclamer que la vie moderne entraîne la déchéance nerveuse d'une humanité sursollicitée. Rudin, qui parvint dès avant 1933 à la notoriété internationale par l'application de la statistique à la génétique et par ses recherches sur les jumeaux vrais, était un obsédé de la vie »naturelle«. Nommé président de la société allemande d'hygiène raciale, puis commissaire du Reich à l'hygiène raciale, il inspira la loi du 14 juillet 1933 sur la stérilisation obligatoire des »tarés«, qu'il préconisait depuis 20 ans – convaincu qu'il était que le médecin pouvait prévoir la transmission des tares sinon avec une certitude absolue, du moins avec une probabilité très largement suffisante. Il rêva d'étendre l'application de la loi à tous les »psychopathes profonds chargés du point de vue éthique« ... Il bénéficia de subventions de »l'Ahnenerbe«; mais il traita de »meurtre« la mise à mort des malades mentaux en 1940. Il aurait voulu »influencer«, faire la part du feu...

Le défilé culmine avec le cas de l'hygiéniste Fritz Lenz (1887–1976), coauteur en 1921 du très célèbre »Précis d'hérédité humaine et d'hygiène raciale«, écrit en collaboration avec le généticien E. Baur et l'anthropologue E. Fischer (qui eût lui aussi largement mérité un chapitre). Le »Bauer-Fischer-Lenz«, destiné aux familles aussi bien qu'aux étudiants et aux

administrateurs, fut réédité trois fois dans les années vingt et trente. Lenz, qui en avait rédigé le second tome, »Sélection humaine et hygiène raciale«, fut le premier bénéficiaire d'une chaire surnuméraire »d'hygiène raciale« créée en 1923 à l'Université de Munich. En 1933, il devint directeur de la section d'eugénique de l'Institut Empereur-Guillaume de Berlin. C'est là que Becker le connut, alors qu'il était lui-même l'assistant de Fischer (1936-38). Classé »Mitläufer« en 1945, Lenz retrouva dès 1946 une chaire »d'hérédité humaine« à Göttingen – celle-là même, si l'on comprend bien, dont hérita Becker en 1956.

Bien que Lenz ait déploré les excès »inévitables« du mouvement de masse nazi, il est certain que son ouvrage a *directement inspiré Hitler*, qui l'a lu lors de sa détention à Landsberg: on retrouve certaines de ses tournures dans »Mein Kampf« ... Non que Lenz ait été nazi dès l'origine. Non surtout qu'il ait partagé l'antisémitisme fanatique du »Führer«: il pensait ici comme Ploetz et ne dissimulait pas son respect, voire son admiration pour une sorte de »race rivale« qu'il n'a certes jamais songé à massacrer. Rejetant toute définition scientifique de la »race« (et insistant sur les aspects mentaux), il était par ailleurs fort éloigné du »nordisme« simpliste d'un Günther, et l'on serait même tenté de croire à sa sincérité quand, après la guerre, il qualifia l'eugénisme »d'utopie« (positive). Il désapprouva longtemps la stérilisation forcée et l'euthanasie. Sa grande idée était de restreindre la natalité des »moins doués« par la vulgarisation des techniques anticonceptionnelles, et surtout de favoriser les naissances dans l'élite vraie, spécialement en milieu paysan, par des mesures fiscales, par la distribution de ces »fiefs« du Reich chers à Darré etc. Cela dit, la »modération« de Lenz semble avoir souffert de la guerre: il approuva le »Gnadentod« en 1940 et en vint même à se prononcer en faveur de la polygamie pour compenser les pertes au front, tout comme Bormann.

On s'éloigne nettement de la »science« avec le chapitre consacré à W. Hentschel et à son utopie de la colonie eugéniste »Mittgart« (laquelle inspirera la sélection raciale »positive« d'un Himmler), puis avec les développements, d'ailleurs fort intéressants, consacrés au philosophe autrichien Chr. von Ehrenfels (1859-1932), encore honoré de nos jours comme ancêtre de la »théorie de la Forme«, mais bien oublié comme théoricien de la »polygynie«, destinée tout à la fois à liquider »l'hypocrisie bourgeoise« du mariage, à émanciper les femmes, à satisfaire les besoins sexuels des »plus doués« (cf. Goethe!) et à promouvoir la race »aryenne« (10 % des hommes et 60 % des femmes autorisés à se reproduire). Ehrenfels est aussi le théoricien de l'insémination artificielle humaine à fins eugéniques.

Quant au chapitre consacré à Lanz von Liebenfels, sa place serait dans le volume à venir, consacré aux théoriciens »völkisch«...

L'ouvrage de BECKER est intéressant, très documenté, mais mal composé et incomplet du fait de sa méthode même. Il laisse une impression de malaise, bien que l'auteur ne lésine pas en matière de condamnation, certainement sincère, des »fanatiques«. On ne peut s'empêcher d'y entrevoir une sorte de plaidoyer pour la »Zunft« ... BECKER a voulu retracer la carrière »d'hommes de bonne foi« en les resituant dans leur contexte, ce qui est, certes, de bonne méthode historique; mais ce qui manque surtout à son livre, c'est une réflexion sur la »valeur« des sciences, demi-sciences ou pseudo-sciences où s'illustrèrent lesdits »protagonistes«.

L'immense et double supériorité du deuxième ouvrage par rapport à celui de BECKER, c'est précisément de combiner la réflexion épistémologique à une histoire globale de l'eugénique en Allemagne (et si nécessaire dans le monde). Cette démarche permet aux trois auteurs de démontrer que les »valeurs« des eugénistes sont idéologiquement datées et que »l'hygiène raciale« allemande créa l'essentiel des problèmes qu'elle se donna pour objectif de résoudre.

Après avoir évoqué les très anciennes utopies de sélection d'une espèce humaine supérieure (Platon, More etc), K. BAYERTZ montre comment le »tournant« moderne est certes pris par les »darwinistes sociaux«, mais sur un arrière-plan idéologique qui remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle français, avec l'émergence des idées de déclin, de dégénérescence ou de décadence. Après Darwin, surgit l'idée que, dans le cadre des sociétés chrétiennes et (ou) libérales-capitalistes, la médecine et la protection sociale sont »contreproductives«, puisqu'elles contrarient la sélec-

tion naturelle, »donc« le Progrès. L'eugénisme moderne naît alors, postulant une »nouvelle morale«, axée non plus sur l'individu mais sur ce qu'on appellera plus tard le »pool génétique« et requérant l'intervention de l'Etat. Politiquement ambiguë, cette doctrine séduit même des socialistes et des communistes mais, du moins en Allemagne (du fait en particulier de la »culture politique« alors dominante), elle penche progressivement vers la réaction. Un grave pas est franchi, quand Ploetz lie l'eugénisme à l'idée vague de »race« dans »l'hygiène raciale«.

J. KROLL étudie »l'établissement« scientifique, social et politique de l'hygiène raciale jusqu'à 1933. Après avoir relaté les circonstances de la fondation de la Société allemande d'Hygiène raciale (DGfRH, créée entre 1905 et 1910), il analyse la stratégie d'alliances – et »d'entrisme« – utilisée par cette modeste mais ambitieuse association pour la recherche et surtout la propagande: alliance avec des sociétés de médecins et des ligues populationnistes, infiltration dans certains secteurs stratégiques de la fonction publique, liaisons plus ou moins claires avec des idéologues »völkisch« etc. Parallèlement naissent, hors des universités, des institutions »purement scientifiques«, dont les fleurons sont l'Institut d'anthropologie, d'hérédité humaine et d'eugénisme de la KWG, à Berlin-Dahlem, et l'Institut de recherches psychiatriques de Munich (Rudin). KROLL montre au passage qu'une condition essentielle de la réussite de ce type d'eugénisme réside dans l'apparition d'une conception »économique« de l'homme, conception pervertie dès 1911 en calcul du coût des »Minderwertigen« pour la société. On comprend alors comment les difficultés financières de l'époque weimarienne purent amener les Administrations du Reich et surtout de Prusse à s'orienter vers des mesures eugéniques, certes non obligatoires mais plus que significatives, qui culminent en 1932, quand le Conseil d'Etat prussien, présidé par Adenauer (!), se prononce pour la réduction des dépenses consacrées aux »Minderwertigen« physiques et mentaux par les collectivités publiques et accepte le principe de la stérilisation *volontaire* sur indications eugéniques... Peu de résistances, si ce n'est du côté catholique (Pie XI, »casti connubii«), les protestants faisant au contraire du zèle »humanitaire« en ce domaine... Le scientisme qui règne à gauche occulte une analyse sérieuse de la question de ce côté. Pour ce qui est du milieu scientifique, KROLL montre clairement que, si l'Allemagne était bien placée dans le domaine de la génétique (encore balbutiante), cette science y suivait un »Sonderweg«, d'une part à cause de la conception d'origine romantique visant à saisir l'homme dans sa *totalité* physique et surtout mentale, d'autre part par suite d'une liaison étroite (et fatale) avec une anthropologie de type *biologique* (et non culturel, comme en France et dans les pays anglo-saxons – ceux-ci par ailleurs plus pragmatiques).

Passant à l'étude du »pacte avec le diable« (1933–45), P. WEINGART souligne qu'il faut se garder de confondre eugénisme et racisme, mais qu'il existait d'évidentes »affinités« entre national-socialisme et hygiène raciale. Il raconte la montée en »gloire« de l'institut berlinois, analyse l'orientation scientifique des chaires créés dans les universités (les plus marquées dans le sens nazi étant Iéna et Giessen). Etudiant les mesures prises par le régime, il constate que certains eugénistes auraient volontiers, dans leur domaine propre, été plus radicaux que les nazis, orientés vers le racisme pur et tenus par certaines contingences... Les eugénistes obtinrent la stérilisation *obligatoire* (dont on sait qu'elle déborda le cadre médical), l'examen prénuptial obligatoire (en principe), un début de réalisation de leur vieux rêve de mise en »fiches génétiques« de toute la population, la quasi-médicalisation de leur »profession« (cf. les »Erbärzte«). »L'annihilation de la vie indigne d'être vécue« (1940), idée lancée en 1920 *en dehors* du milieu eugéniste, ne recueillit pas leur approbation générale... Les résistances dans le milieu scientifique furent faibles (et difficiles!) à l'intérieur (Scheidt, Saller...), inadéquates à l'étranger: la Société internationale des Généticiens condamna les excès, non l'eugénisme en tant que tel (1939). Il est à noter que la génétique allemande n'était alors pas vraiment coupée des travaux étrangers et que l'institut de Berlin commença à se moderniser en conséquence dès le début des années quarante.

Poussant l'analyse jusqu'à nos jours, WEINGART constate »qu'il n'y eut pas d'année zéro«, c'est-à-dire qu'il fallut attendre les années soixante pour que les chercheurs allemands (qui ne

firent pas d'autocritique) se reconvertissent ouvertement en »généticiens humains«. Avec le changement de génération, bientôt accentué par la contestation universitaire, et surtout depuis les multiples découvertes qui poussent à la médicalisation de la génétique, il n'y a plus de »Sonderweg« allemand dans ce secteur, si ce n'est, précisément, par une attention inquiète aux implications morales, religieuses et politiques de cette science, désormais soumise à la critique démocratique. Certains exemples anglo-américains (et même juifs) montrent, certes, que l'eugénisme ne cesse de renaître de ses cendres, avec des prétentions croissantes à la »rationalité«. La conclusion de l'ouvrage est cependant prudemment optimiste. Plus que les »ombres du passé« ou un »brave new world« à la Huxley, ce que redoute WEINGART, c'est que les immenses possibilités offertes au public par le »génie génétique« provoquent une demande massive qui ne tiendrait pas compte des »valeurs«, c'est-à-dire, en fin de compte de l'humanisme.

On peut certes faire des critiques à ce »pavé« de 746 pages, relever que son caractère collectif amène à des redites ou à des maladroites (le premier chapitre relève largement des conclusions), constater qu'il n'est pas exempt de généralisations un peu hâtives, souvent corrigées par le développement lui-même (cf. un sous-titre sur »le modèle USA« à propos de mesures eugénistes prises par deux Etats américains). On peut chicaner sur l'emploi – très idéologique – du mot »restauration« pour l'époque Adenauerienne ... Ces critiques – parmi d'autres – sont finalement de peu de poids. On tient ici un maître-livre, foisonnant, passionnant, un livre d'honnêtes hommes au double sens de l'expression, un ouvrage dont on ne saurait trop conseiller la lecture attentive, voire même – encore une utopie! – la traduction.

Louis DUPEUX, Strasbourg

Karl HOLL, Pazifismus in Deutschland, Frankfurt/Main (Edition Suhrkamp) 1988, 274 S. (Neue Historische Bibliothek).

Erstmals gibt K. Holl eine zusammenfassende Darstellung der deutschen Friedensbewegung von ihren Anfängen bis in die achtziger Jahre. Der Verf. konzentrierte sich auf die Untersuchung der Friedensbewegung im Kaiserreich, im Ersten Weltkrieg und in der Weimarer Republik. Die Darstellung des nach 1945 einsetzenden Neubeginns und der neuen Friedensbewegung seit den achtziger Jahren fällt eher cursorisch aus: sie umfaßt von insgesamt 237 Seiten lediglich 17 Seiten. Der fast annexhafte Charakter des Schlußkapitels (220–237) verweist darauf, daß die Darstellung ursprünglich wohl mit dem Schicksal des deutschen Pazifismus im Exil enden sollte, um dessen Erforschung sich K. Holl große Verdienste erworben hat. Das Schlußkapitel zeigt aber auch, welche Schwierigkeiten sich durch den von den Nationalsozialisten verursachten Kontinuitätsbruch gerade für eine Gesamtdarstellung des organisierten Pazifismus ergeben, und daß die oft beklagte A-Historizität der neuen Friedensbewegung ihren Grund in dem nuklearen Vernichtungspotential hat, das eine völlig neue Situation herbeigeführt hat. Dieser Tatbestand wird zwar von K. Holl ausdrücklich thematisiert – es ist aber bedauerlich, daß er nicht weiter ausgeführt wird.

Der Band beginnt mit einer ausgezeichneten Einleitung über »Voraussetzungen, Strukturen, Positionen« der Friedensbewegung (S. 15–19), die in der Widersprüchlichkeit der bürgerlichen Gesellschaft des 19. Jh. ihr Betätigungsfeld findet; sie entsteht aus der »Dialektik des aus der Vernunft gewonnenen Friedensbegriffes« einerseits und aus einer »in der ökonomischen und politischen Dynamik ... angelegten Disposition zum nationalen Krieg andererseits« (S. 12). Inhalte und Methoden des Pazifismus, die Haltung zu Liberalismus und Sozialismus oder die Einstellung zu nationalem Befreiungskrieg und zum Bürgerkrieg sind davon bis zum Ersten Weltkrieg geprägt. An diese Einführung schließen sich informative Überblicke über die Entstehung der ersten Friedensgesellschaften in den USA, in England und auf dem europäischen Kontinent und über »Pazifismus, Revolution und Reaktion« um die